

I. OXYGÈNE

Respire !

Le front de l'homme perlait de sueur. Quelques mèches de ses cheveux se balançaient au rythme d'un métronome. À cheval sur une femme, les deux mains sur son torse, il s'époumonait.

— Revenez Madame Varda ! Madame Varda, restez avec moi ! Allez, revenez ! Respirez !

La porte d'entrée était restée grande ouverte. Marguerite rentra dans l'appartement à bout de souffle. Dans la chambre au bout du couloir sombre, elle vit sa mère, les yeux fermés, allongée sur son lit, la tête relâchée sur le côté droit de l'oreiller. Impossible de réaliser l'effroi de la scène. De la mousse grise stagnait sur le coin de sa bouche ouverte. Elle semblait inerte et à la merci de cet homme qui lui somrait de revenir en s'acharnant sur son cœur. Jamais de son vivant Liane n'aurait laissé un homme lui parler de la sorte. Pourquoi ne réagissait-elle pas ? Se demanda Marguerite. Les consignes étaient pourtant claires. Respirer, c'est simple. Pas besoin de l'ordonner.

— Revenez, Madame Varda ! Respirez ! Restez avec moi !

De plus en plus essoufflé, les forces de l'homme s'amenuisaient au fil des minutes. Le massage durait depuis plus de vingt minutes. Une montée d'adrénaline secoua le corps de Marguerite resté inerte sur le seuil de la chambre de sa mère. La descente fut brutale et sans pitié. Un poids lourd la percuta et réactiva son cerveau tétanisé par l'horreur. En entendant cet homme hurler sur sa mère et devant le choc des images, elle se mit à crier à son tour. Tel le

personnage de Munch les mains sur son visage, son cri résonnait sur tous les murs. Les tremblements et les pleurs s'en mêlèrent. L'impression de brûler vive la submergea. Elle courait dans tous les sens pour éteindre les flammes.

— Mais... mais... qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que vous faites à ma mère ? Maman dit quelque chose ! Maman ! Maman !

L'homme à la chemise trempée, lui répondit tout en continuant son rythme effréné et avec tout le sang-froid d'un médecin qui essaye de sauver la vie d'une mère devant les yeux de sa fille.

— Votre maman ne respire plus ! J'ai appelé le Samu y'a un moment, rappelez-les ! Vite !

Marguerite toujours sous le choc appela le Samu et cria dans le téléphone en arpentant le couloir. Ses pas résonnaient sur le parquet comme un troupeau d'éléphants et sa voix se faisait menaçante.

— Vite ma mère ne respire plus ! Dépêchez-vous ! Elle ne répond pas !

— Madame calmez-vous. Essayez de nous expliquer la situation.

— C'est ma mère ! Elle ne respire plus ! Vite ! Qu'est-ce que vous foutez bordel ?! Grouillez-vous ! Elle ne respire plus ! Un médecin... un massage... elle ne réagit pas. Elle... elle a de la mousse dans sa bouche. Oh mon Dieu ! Je vous en supplie ! Il va la casser !

— Nous arrivons madame. Ne vous inquiétez pas. Restez en ligne avec moi jusqu'à leur arrivée. Ça va aller...

— Non, ça ne va pas aller ! Vous devriez déjà être là ! Elle est en train de crever !

— Nous faisons notre maximum madame. Respirez, vous aussi. Donnez-nous votre adresse pour l'arrivée des secours.

Déseparée, elle s'agitait dans tout l'appartement pour essayer d'évacuer le stress.

Douze minutes plus tard, les pompiers et le Samu débarquèrent pour prendre le relais du médecin de garde haletant. Il eut à peine le souffle pour relayer les premiers éléments.

— Femme d'une soixantaine d'années. Pas d'antécédent médical connu. C'est sa voisine inquiète qui a appelé après l'avoir couchée dans son lit. Elles discutaient et la femme ne pouvait plus reprendre son souffle suite à une toux persistante. Quand je suis arrivé, Madame Varda était dans son lit avec perte de connaissance et plus de pouls. J'ai commencé le massage et les insufflations.

Le médecin reprit une grande inspiration pour continuer.

— Sur la table de nuit, seulement un sirop pour la toux et un expectorant classique. Massage d'une trentaine de minutes environ, mais sans aucun signe de reprise d'activité cardiaque.

Il reprit à nouveau son souffle puis continua, sachant chaque information vitale.

— Sa fille est arrivée et elle vous a appelé. Pourquoi vous avez mis aussi longtemps après mon appel ? Cette femme est restée trop longtemps sans oxygène maintenant !

— Désolé, mais comme il n'y avait pas d'antécédent médical connu, nous avons dû intervenir en priorité sur une femme âgée et en phase terminale d'un cancer. Nous trions avec les éléments concrets et devons prioriser. Mes gars font tout ce qu'ils peuvent, vous savez.

— Je comprends, rétorqua l'urgentiste complètement vidé. Il va falloir que j'y aille. J'espère que vos équipes vont pouvoir faire quelque chose.

En regardant Marguerite.

— Votre maman est entre de bonnes mains. Ils vont tout faire pour la sauver. Bon courage à vous.

Un pompier expliqua à Marguerite qu'elle devait attendre dans le salon pour les laisser faire. La voyant perdue et à la limite de la syncope, il l'invita à s'asseoir. Il lui posa quelques questions pour capter son attention.

– Comment s'appelle votre maman ?

– Liane, répondit-elle en reniflant.

– A-t-elle des antécédents ? Prend-elle des médicaments ?

– Je... je ne sais pas, elle ne dit jamais rien. Elle... elle... elle... n'était pas en forme depuis un moment mais... pas comme ça.

Le pompier voyant la confusion dans ses propos décida de fouiller dans la table de nuit, la salle de bain, les tiroirs de la cuisine et de la petite table du salon.

Le regard figé, Marguerite n'arrivait plus à parler entre les sanglots. Son corps tendu, s'était vidé. Elle ne sentait et ne percevait plus rien. Elle se tenait contre la table haute pour ne pas s'écrouler. L'état de choc brouillait toutes les pistes.

Après un moment qui lui parut interminable, elle vit sa mère allongée sur un brancard recouverte d'une couverture de survie. Elle ne savait pas si elle respirait. Il n'y avait plus de visage, juste un corps inanimé et relié à des fils. Au bord de l'épuisement, elle aurait aimé s'affaler sur un brancard et s'endormir jusqu'à ce que tout s'arrange. Un deuxième pompier vint lui expliquer la situation. Ils avaient réussi à faire repartir son cœur, mais il fallait l'emmener d'urgence au service de réanimation de l'hôpital Georges Pompidou. Elle n'entendait plus rien et repensait aux séries médicales qu'elle regardait plus jeune avec sa mère. Son cerveau était désactivé et aucun wifi ne pouvait la reconnecter au réseau. Elle voyait Mérédith et le docteur Mamour en pleine opération pour sauver une patiente. Tout se troublait entre la réalité et l'écran de sa vie.

Une voix douce et lointaine fit écho dans ses pensées éparpillées. Elle ne percevait qu'un mot sur trois.

— Les... jours prochains... décisifs. Selon le médecin... son... privé d'oxygène... une quarantaine de minutes... Son cerveau a subi... dommages...

Un deuxième pompier fit brusquement irruption dans cette ambiance flottante.

— Chef ! Nous ne pourrons pas descendre par l'ascenseur ni les escaliers. Ce serait trop risqué pour sa tension ! Elle doit impérativement rester à l'horizontale ! Le moindre épanchement vers l'arrière ou l'avant pourrait lui être fatal !

Sa réception étant brouillée, Marguerite n'y comprenait rien. En pilotage automatique, elle descendit les quatre étages sans s'en rendre compte. Son corps ne lui obéissait plus. Arrivée en bas, le choc se prolongea en voyant sa mère, suspendue dans les airs dans un brancard maintenu par le câble de l'échelle télescopique du camion de pompiers. Les gens autour étaient impressionnés par ce sauvetage inhabituel. La tension était palpable au sein des équipes de secours. Tout un périmètre de sécurité avait été mis en place par les services de la police municipale. Il fallait faire vite. La respiration de Marguerite fut coupée jusqu'à ce que le brancard de sa mère soit réceptionné par les pompiers au sol et rentré dans le camion. Elle reprit une bouffée d'oxygène aussi intense que Jacques Mayol après une apnée de plusieurs minutes. Le stress à son apogée lui paralysait les jambes. Incapable de mettre un pied devant l'autre pour entrer dans la voiture, Oliv' lui ouvrit la porte et l'appela.

— Grimpe Marguerite, on va les suivre jusqu'à l'hôpital. Allez monte !

Voyant qu'elle ne bougeait pas, il se dépêcha de sortir de la voiture, l'a pris par le bras, l'incita à s'asseoir tout en posant sa main sur sa tête pour ne pas qu'elle se cogne, comme un flic le ferait pour protéger une hors-la-loi.

La voiture garée, ils se précipitèrent vers l'entrée de l'hôpital. Égarés et ne sachant pas dans quel service aller, ils s'agitèrent dans tous les sens. Personne ne les attendait pour les accueillir.

— Je ne sais même pas où faut aller ! Oliv' trouve-là, je t'en supplie !

Il ne savait pas s'il fallait demander un renseignement pour une personne vivante ou une personne décédée. Elle n'avait peut-être pas survécu au trajet.

Il laissa Marguerite le temps de se renseigner. Il revint la chercher sans un mot et la traîna vers le service de réanimation.

Une femme forte d'une quarantaine d'années les accueillit avec le sourire et leur présenta une brochure.

— Bonjour, je vous présente ce fascicule avec tous les numéros utiles qui...

Marguerite lui coupa la parole violemment.

— Mais de quoi vous parlez ? Où est ma mère ?

L'infirmière reprit son discours avec calme.

— Madame, je suis justement en train de vous expliquer la procédure et...

— Où est ma mère ? cria-t-elle. Pourquoi vous me dites tout ça ? Elle est où ?!

L'infirmière lui somma de se calmer en fronçant les sourcils. Oliv' prit le relais et poussa légèrement Marguerite qui partit vers la fenêtre.

— Excusez-la. La situation est compliquée comme vous pouvez

le constater. On n'a eu aucune information en arrivant et on ne savait même pas si elle était encore vivante.

Après avoir fait le point avec l'infirmière, il revint vers Marguerite.

– Elle est en vie. Ils vont venir te chercher pour que tu puisses la voir.

– Non mais elle vient me voir avec un sourire comme si elle venait me présenter une brochure du club Med !

– Ma chérie, elle ne va pas pleurer non plus. Elle fait ce qu'elle peut...

– Qu'elle me dise si ma mère est toujours vivante avant de faire les présentations ! C'est le minimum non ! Et puis, tu pourrais me comprendre rien qu'une fois ! J'ai toujours l'impression d'être hystérique avec toi. À force, ça me rend dingue !

Oliv' n'insista pas. Alimenter une colère contre laquelle il ne pouvait pas lutter, était inutile.

Marguerite se pencha sur le corps de sa mère pour en scruter chaque détail.

– Ce n'est pas ma mère Oliv'.

– Mais qu'est-ce que tu racontes, c'est ta mère ma chérie. Les infirmières en réa ont dit que tu devais lui parler ; lui rappeler des souvenirs, ; lui passer des musiques qu'elle aime ; lui mettre des photos.

– Ma mère est morte dans son lit ! Je l'ai vu mourir Oliv' ! On ne peut pas crever et ressusciter hein ? T'entends ! C'est fou ça ! On dit quoi à un corps sans vie ! Regarde comme elle respire à pleins poumons, ça ne peut pas être elle ! Galérer pour respirer et tousser comme une dératée, c'est comme une identité pour elle. Je

ne l'ai jamais connue autrement. Non mais regarde comme son torse se soulève, c'est flippant ! Tout ce cinoche pour me faire croire qu'il y a un espoir. Je ne suis pas une gamine merde !

— Tu es sous le choc ma chérie, c'est normal. Et avec toutes ces machines autour d'elle, c'est vrai que ce n'est pas évident de la reconnaître. Tu dois garder espoir. Fais-moi plaisir.

Tout un tas de fils passaient sur le dessus de l'oreiller de Liane pour rejoindre un boîtier. Deux tuyaux étaient insérés dans sa bouche et un troisième dans le nez. Le tuyau transparent se divisait en deux tuyaux raccordés à une machine. Tout était calibré, calculé, pour remplacer des évidences, respirer et déglutir. À gauche de Liane, des fils raccordés à un écran donnaient des nouvelles du cœur. La ligne dessinait des montagnes, des creux et renvoyait l'écho du rythme cardiaque. Les courbes ne devaient pas se transformer en une ligne et le bip en un son continu.

Liane sur son lit brancard, le haut du corps redressé par des oreillers, avait les bras gonflés. Son corps nu était seulement recouvert d'un drap jusqu'aux aisselles. Ses épaules amaigries firent douter Marguerite sur la capacité de sa mère de s'être préparée des repas. Son cou flétri maintenait une tête au faciès relâché. Un patch était placé sous une clavicule saillante. Les cheveux gras et une mèche blanche tombaient sur son visage légèrement penché. Marguerite trouvait étrange l'apparition de cette mèche qu'elle n'avait jamais remarquée. Du sparadrap retenait le tuyau à sa bouche ouverte. Le bruit assourdissant des machines empêchait toute tentative de s'égarer dans une autre réalité.

Posé sur la table de nuit, son parfum Champs-Élysées avait le bouchon ouvert pour qu'elle sente une fragrance familière. Son

baume à lèvres était au garde-à-vous pour hydrater ses lèvres craquelées. Liane exagérait toujours en disant qu'elle ne pouvait pas sortir sans eux sans se sentir nue.

Au bout du lit, sur la table à roulettes, était posée une rare photo de famille que Marguerite avait eue du mal à dénicher. L'iPad de Liane tournait en boucle avec le générique de ses séries préférés, *Les experts*, *Mission impossible...* Tom Cruise et Georges Eads, ses amoureux fictifs, qu'elle disait.

— Je l'avais prévenue que si elle ne se soignait pas, je la faisais hospitaliser en septembre. Elle m'avait dit oui oui avec une telle désinvolture, comme si le temps n'allait pas lui manquer. Et voilà, mi-juillet, et elle est morte putain ! Je m'en veux tellement, si tu savais. J'aurai pas dû l'écouter. J'ai jamais pu lui tenir tête. Jusqu'au bout, elle aura fait comme elle voulait. Oliv', elle est partie avec mon histoire...

— Écoute, t'es chamboulée là, mais elle va survivre et tu trouveras le courage de te confronter à elle.

— Pfff, tu ne comprends rien. Si c'était aussi simple, ça ferait longtemps que je connaîtrais toute mon histoire. Vous me faites rire tous autant que vous êtes à me baratiner la même chose. Non, décroisonner les non-dits ce n'est pas aussi simple, sinon il y aurait moins de monde chez les psys ! Je suis si fatiguée.

Oliv' préférait acquiescer. Chacune de ses tentatives pour apaiser Marguerite se soldait par davantage de colères. Il n'était pas équipé pour affronter le moindre conflit. Dans sa boîte à outils masculine, il y avait des phrases toutes faites, des idées préconçues rabâchées par des gens qui n'avaient jamais rien vécu. Comme si chaque épreuve avait sa fiche technique. Il était peu habitué à se confronter à la noirceur de la vie.

Dehors, la vie claironnait. Le parc André Citroën accolé à l'hôpital, vibrait par un été chaud et coloré. Des jets arrosaient une ribambelle d'enfants en maillot de bain sautillant sur place. Ils jouaient à cap ou pas cap de partir avant l'arrivée de l'eau. Ils défiaient la vie et narguaient la mort : si l'eau te touche, tu tombes dans le coma. Ils se concentraient comme si leur vie en dépendait pour de vrai. Les parents, décontractés, les zieutaient tout en se racontant leurs problèmes de boulot ou de voisins de palier.

Liane ne respirait plus, mais la vie transpirait encore partout, avec les mêmes scènes, les mêmes discussions parentales et les mêmes jeux enfantins. Marguerite ne sentait plus rien. Comment était-il possible de côtoyer deux mondes aussi distincts ? Celui du silence des morts-vivants entre les murs de l'hôpital et celui du rire des vivants profitant d'un été comme un autre ? Elle ne percevait plus la vie autour d'elle ; des touristes attendant de pouvoir grimper dans la montgolfière pour survoler une vue parisienne ; des amis trinquant au rosé autour d'un pique-nique ; des amoureux s'offrant un baiser au gré de leur rencontre fleurie ; le groupe de personnes âgées s'enivrant des effluves chatouilleuses des magnolias, des anémones et des pins ; les adolescents bien trop couverts pour un mois de juillet, se filmant en train de danser sur leurs *playlists* préférées.

Les yeux dans le vague et les oreilles bourdonnantes, la jeune femme passait ses journées entre la chambre de sa mère et la buvette du parc. Parfois, elle marchait sur l'herbe pied nu pour se dégourdir les jambes. De retour à la buvette, elle croisait le regard compatissant de collègues ou amies, qui défilaient à tour de rôle

pour la soutenir. Ils essayaient de faire diversion avec des futilités maladroités. Le regard caché derrière ses lunettes teintées, Marguerite n'avait d'yeux que pour le ciel bleu.

Le soir, elle rentrait chez Oliv' pour ne pas être seule. L'insomnie l'attendait de pied ferme. La peur d'être réveillée en pleine nuit par l'hôpital pour lui annoncer la fin, la maintenait dans un état de vigilance absolue. L'ambivalence de ses pensées semblait pesante, voire inavouable. Persuadée de sa mort cérébrale, elle craignait cette annonce qu'elle espérait tant.

Chaque jour, les médecins lui expliquaient tout un tas de protocoles et de traitements par intraveineuse pour éviter que son cerveau ne souffre de ses crises d'épilepsie. Il était endommagé sans pour autant connaître l'étendue des dégâts. Tous ses organes semblaient intacts. Difficile de comprendre que des machines puissent remplacer les ordres du cerveau sur tout le corps. Son cœur battait, mais elle n'était plus en mesure de respirer seule.

Marguerite n'avait que faire de tout ce jargon et cet acharnement médical lui paraissait ridicule. Sa mère n'était plus là. Pourquoi personne ne l'écoutait ? Seul comptait le pouls de chaque organe séparé. Elle n'était plus une personne, mais un corps découpé en pointillé comme l'affiche de la vache chez le boucher.

Des gens visitaient Liane pour lui parler et Marguerite trouvait farfelue l'idée de s'adresser à un corps sans âme. Elle oscillait entre la tristesse, la peur et la colère contre ce maintien en vie mécanique alors que l'esprit s'était enfui. Elle se sentait dupée par tous et tout le monde, à nouveau dépossédée de la vérité. Seule dans la chambre, Marguerite se racla la gorge pour prononcer quelques mots tout en restant éloignée du corps de sa mère.

— Je sais bien que t'es partie. Faut m'aider là. Récupère ton

corps ! J'en peux plus de toute cette mascarade. On doit encore me prend soit pour une fille ingrate. Déjà, je n'ai pas envie de toucher une morte. Et on ne se touche plus depuis des lustres toi et moi. Même pas la bise pour se dire bonjour ! Je ne sais même plus si je te pleure ou si je me pleure de vivre toute cette merde. Toi au moins tu n'es plus là. Enfin, je ne sais pas. Peut-être que tu planes quelque part dans cette pièce en attendant ton corps ? C'est malin, je me fais flipper toute seule maintenant.

Les jours et les nuits se confondaient. Marguerite errait dans une dimension inconnue, bloquée entre l'irréel et l'absurdité. La journée, elle passait son temps à surveiller une morte qui respirait encore. La nuit, elle redoutait que la faucheuse ne débranche les appareils. Vaste dilemme entre appréhender une morte-vivante ou une vivante presque morte.

Les repères dans le temps échappaient à sa raison. Sa boussole interne indiquait tous les pôles sans pouvoir choisir. Elle aurait aimé rester dans cette chambre avec sa mère. Se brancher aux machines et dormir. Juste fermer les yeux et ne plus avoir peur.

À défaut de se reposer, Marguerite fixait sa mère des heures entières comme pour rattraper les années où elle ne la regardait plus. Lui revenait alors des souvenirs de Liane, assise sur le canapé, essoufflée, en train de fumer sa millième cigarette comme si de rien n'était. Si la respiration de Marguerite se calait à celle de sa mère, il ne lui faudrait pas plus de deux minutes pour se sentir au bord de l'évanouissement. Liane soulevait péniblement son torse pour reprendre un filet d'air. Mais cet effort surhumain pour elle, la faisait tousser. Une fois la toux calmée, elle rallumait aussitôt une cigarette. Ce souvenir était un cycle sans fin.

La jeune femme faisait les cent pas dans la chambre pour éviter les fourmillements. Puis, tête levée, accoudée à la fenêtre, elle regardait le ciel zébré de nuages fins. Elle s'imaginait s'accrocher à l'un deux pour la déposer n'importe où, là où la mort n'existerait pas. Revenant à son enfer, elle sursauta à l'idée que les yeux de sa mère se soulèvent et se figent dans sa honte de préférer qu'elle parte pour de bon. Ce désir la fracassait sur des rochers d'incertitude.

Le bruit guidait la temporalité du sablier. Bip... bip... bip... bip... le temps n'avait plus la même valeur, emprisonné dans ce rythme régulier. Le cadran n'obéissait plus aux lois externes. Les grains de sable aussi lourds que du béton, plombaient la lenteur d'une fin certaine. La chorégraphie minutieuse et rythmée du personnel soignant, renvoyait au ballet, de La belle au bois dormant de Tchaïkovski. Ils tournoyaient sur la pointe des pieds autour du lit avec leurs aiguilles ; vérifiaient gracieusement les données ; palpaient délicatement les bras gonflés de Liane ; se croisaient en cadence sans jamais se toucher ; revenaient discrètement en saut de chat pour toucher l'écran et remplir les poches accrochées au bras de fer. Le trio de tutus bleus sautillait en fronçant les sourcils ; chantonnait une cantate aux sonorités douteuses et se dispersait le long du couloir. Le spectacle se déclinait à l'infini. Seuls les rats permutaient toutes les douze heures. Spectatrice de cette danse désincarnée, Marguerite n'applaudissait pas.

Au cinquième jour de détention dans cet hôpital, Marguerite fut invitée à s'asseoir sur le fauteuil d'une petite pièce. Face à elle, un médecin à la voix douce et enveloppante, et une infirmière muette, lui annonça l'évidence qu'elle refusait d'entendre.

— Le cerveau de votre maman ne montre aucun signe d'activité

depuis son arrivée. Les épisodes d'épilepsie se sont succédé et l'ont encore plus endommagé. Nous pourrions la maintenir en vie un peu plus longtemps, mais ses organes vont se détériorer petit à petit.

Enfermée entre la retenue des sanglots et la compréhension des mots prononcés, elle ne put rien répondre de peur de crier de la laisser. Elle avait besoin de passer ce moment en avance rapide pour ne plus rien entendre. Balancer par la fenêtre leur condescendance. Comment osait-il lui demander de prendre une décision là où il n'y avait pas de choix ? Pourquoi lui demander de réparer l'erreur qu'ils avaient commise, en réanimant un corps à son insu, après quarante minutes sans vie ? La tristesse assommait sa colère et la rendait amorphe. Quelques mots à peine audibles sortirent de sa bouche desséchée.

- Elle est déjà partie... Rendez-lui son corps.
- Souhaitez-vous être présente lorsque nous débrancherons les machines ?
- Je ne peux pas vivre deux fois la mort de ma mère.

Sous les pavés la peine

Telle une poupée de cire, Liane était rangée dans une boîte décorée. Il ne manquait plus que les liens en plastique pour la maintenir. Visage aux yeux clos et mains jointes sur une robe en lin bleue marine, elle était exposée aux regards humides des visiteurs de l'ombre. La veille, Marguerite s'était longuement questionnée sur l'intérêt d'assister à ce manège. La voir dans un coffrage et lui dire une troisième fois adieu, n'avait aucun sens. Réaliser que son souffle diminué ne reviendra jamais dans ses poumons, la confrontait à la vérité. Garder le souvenir de son corps dans un lieu informel et être entourée d'étrangers, l'épuisait à l'avance. Quand tout ce cirque finira-t-il ? pensa-t-elle. Pleurer et se moucher devant tout le monde la rebutait. Habitée à cacher ses peines pour ne pas déstabiliser le commun des mortels, Marguerite était passée maître dans l'art du camouflage émotionnel.

Une seule envie la prenait aux tripes, que tout ce cérémonial se termine et qu'elle puisse à son tour s'enterrer dans un trou. Toute parole ou action était au-dessus de ses forces. Elle se mit à rêver que ça se passe comme chez le vétérinaire. Une fois l'animal mort, le propriétaire part et la clinique se charge du reste. Pas de pape-rasserie, ni d'enterrement ou de personne à gérer. Seule une caisse et quelques croquettes à mettre dans la benne. La tristesse se vit seule ou en famille mais chez soi tranquillement.

Un élan de curiosité la poussa à regarder sa mère. Oliv' lui prit

le bras et se tenait prêt en cas d'évanouissement. Elle referma vite les yeux pour chasser cette première image terrifiante d'une mère qu'elle ne reconnaissait pas. Elle broya la main d'Oliv' et le supplia de ne pas bouger le temps que sa respiration reprenne. Elle rouvrit les yeux et l'étonnement ne pouvait plus détacher son regard de cette femme.

Elle se revoyait, petite fille, en train d'épier sa mère qui fixait le sol sans raison en s'arrachant les petites peaux des lèvres. Au moindre clignement d'œil de Liane, Marguerite filait aussi vite que l'éclair, de peur qu'elle ne la surprenne et ne la gronde.

Son teint gris cendre et irrégulier, était passé au teint crémeux et lisse. Son visage était comme relâché et plein. Il n'y avait plus de sillon ni de froncement. Elle se demanda s'ils avaient rajouté son dentier. Peut-être que non, car ça ne brûle pas. L'air paisible de Liane perturba Marguerite. Sa mère n'avait jamais eu l'apparence aussi sereine. Elle l'aurait reconnue avec sa clope au bec, sa tasse à café en verre et ses lèvres abîmées. Elle n'embaumait pas le Champs Élysée non plus, pensa-t-elle. Elle inspectait le moindre détail pour se raccrocher à une ressemblance, mais aucune ne lui sauta aux yeux.

Le temps s'était arrêté. Seul le bruit du froissement des vêtements des visiteurs se frôlant dans cette petite pièce étouffante, venait rompre le fracas des reniflements. Les fragrances bon marché se mélangeaient aux acidités des transpirations. Quelques notes de fleurs agréables se frayaient un chemin dans la lourdeur du silence.

Les funérailles, dans ce cimetière connu du monde entier pour y loger des personnalités, furent longues et éprouvantes. Marguerite ne comprenait pas pourquoi elle ne pouvait pas être seule dans un

moment si intime. Elle avait oublié que Liane avait été une collègue, une voisine, une cousine et peut-être même une amie.

Marguerite connaissait à peine la moitié des personnes présentes. Sa mère était si solitaire et secrète qu'elle ne l'envisageait pas discuter ni rire avec quelqu'un. Elle la voyait toujours dans ses bouquins ou sur sa tablette pour regarder ses séries. Liane n'invitait jamais personne chez elle, ni la vie, ni la mort. Cet enfermement avait sûrement été l'une des raisons de la fuite de Marguerite chez Oliv'. Elle ne supportait plus de voir sa mère vieillir seule dans sa chambre, comme une malade à l'EHPAD. La solitude qui l'entourait l'angoissait.

Le soleil s'était invité, mais il n'avait pas la même allure dans un cadre aussi peu rayonnant. Les clichés et les conventions l'ennuyaient. Elle n'avait eu pour seule exigence que les invités portent des tenues claires et colorées. Préférant passer ces quelques heures parmi un champ de fleurs éparpillées sur les pavés plutôt qu'avec des pies et des corbeaux aux allures de rapaces. Ce rassemblement de voyeurs aux regards inquisiteurs, pesait sur les épaules d'une jeune femme qui détestait être le centre de l'attention. Elle n'était pas en état de les affronter sans courber l'échine.

Le prêtre proférait un discours soporifique sur un soi-disant surhomme capable de rappeler les vivants pour leur confier une mission divine alors qu'ils étaient morts. Comme si ma mère pouvait être utile à un gugusse dans le ciel au point de la kidnapper, se gargarisait-elle dans une montée de sarcasme passager. Elle enviait pourtant tous ces gens croyants qui savaient se rassembler autour d'un amour commun. Ils avaient la tristesse joyeuse à la pensée d'un paradis pour leurs défunts.

Le prêtre interrogea la foule, une personne voulait-elle pronon-

cer un dernier hommage à Liane ? Marguerite sentit un frisson de honte lui remonter jusqu'à la nuque. Sanglotant, il n'était pas envisageable de parler audiblement devant toute une assemblée aux yeux braqués sur elle. Elle espérait que cette question devienne du passé mais, une cousine éloignée se leva et s'approcha du pupitre pour y lire un poème de Charles Péguy « La mort n'est rien ». Il expliquait que le défunt n'était pas vraiment mort et qu'on avait qu'à faire comme s'il était dans la pièce d'à côté. Le concept paraissait plutôt sympa. Pourquoi pas, songea-t-elle. Après tout, nous pourrions nous mentir comme ça à l'infini pour moins souffrir. Et si Liane était tout simplement partie pour des vacances éternelles à Miami pour y rejoindre Tom Cruise ? Marguerite déclinait la formule jusqu'à la fin du poème et sourit.

Puis une femme brune et ronde se leva et prit le relais. Elle parlait au nom de tous ses collègues en bafouillant quelques anecdotes sur Liane. « Toujours là pour les autres... blablabla. Toujours à défendre leurs intérêts... blablabla. Mais de qui parle-t-elle ? pensa Marguerite, ma mère n'est pas du tout comme ça ».

L'impudeur des autres la gênait. Les entendre se moucher la répugnait. Telles des boules de flipper acharnées sur le même ressort, ses pensées contradictoires martelaient son crâne. Elle voulait en finir au plus vite pour se vautrer dans le canapé, hurler dans un oreiller et se mettre en boule. Que tout s'arrête, pour s'enfermer à double tour et ne plus jamais ressortir.

Oliv' faisait de son mieux pour la soutenir, mais il ne connaissait pas ce monde de douleur si familier pour elle. Elle était en colère contre lui de ne pas connaître la perte de personnes chères et se sentait une minable face à cette pensée dénuée de sympathie.

En ce jour si solennel, Marguerite ne se sentait pas plus vivante que sa mère. Orpheline à trente-sept ans n'était pas un plan de vie glorieux. Assise et songeuse sur les marches, elle regardait le scintillement des pavés. Elle ne voyait plus que le dos des ombres s'éloigner. Sa vue devenait floue et ses paupières aussi lourdes qu'un rideau de fer sous le poids des craintes. Tout le monde repartait dans son foyer. Demain, ils reprendront leur quotidien là où ils l'avaient laissé. L'absence de Liane n'y changera rien. La gorge serrée et les épaules tombantes, Marguerite repartit le cœur lacéré et pluvieux. Le brouillard envahissait son cerveau.

Liane était devenue cendre et la colère de Marguerite incandescente.